

Les Nibelungen

Autor(en): **L.F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'écran illustré : hebdomadaire paraissant tous les jeudis à Lausanne et Genève**

Band (Jahr): **1 (1924)**

Heft 8

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-729043>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



SIEGFRIED

Les Nibelungen

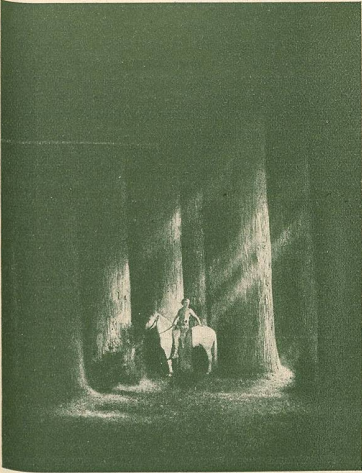
La réalisation du film des *Nibelungen* marque un tournant dans l'histoire de la cinématographie. C'est le plus beau film de ce genre que l'Allemagne ait jamais sorti de ses studios. Thea von Harbou, l'auteur du manuscrit qui a servi de base à la mise en scène des *Nibelungen*, a condensé et enchaîné les événements de la grande épopée germanique avec un art dont il faut louer, et ce n'était pas chose facile que de

donner une âme à ces héros de légende, figés dans la forme glacée des Lieds qui demandaient à être réchauffés par l'ardeur poétique d'un artiste moderne de l'envergure de Thea von Harbou.

La première partie de l'œuvre a pour titre « Siegfried » ; elle décrit la vie et les aventures de ce prodigieux héros, comment il forgea la fameuse épée Balmung et tua le Dragon ;



HAGEN DE TRONEJE



Une scène des NIBELUNGEN
Siegfried coureur des bois.

Ignorant de tout, sauvage, mais d'un courage indompté et d'une force prodigieuse.



Une scène des NIBELUNGEN
Siegfried combat le Dragon.
(Paul Richter).



Une scène des NIBELUNGEN
Siegfried (Paul Richter).
Kriemhilde (Margarete Schön).

comment il déroba le chaperon magique ou cauchon enchanté qui devait le mettre en possession des trésors des Nibelungen, dont il confia la garde au nain Albrich ; comment il épousa Kriemhilde, la sœur de Gunther, roi des Bourguignons, et seconda ce faible roi dans des épreuves qui devaient lui donner la vierge redoutée d'Islande, Brunehilde ; comment il fut trahi et assassiné par l'intrépide chevalier Hagen, de Troneje, et la vengeance de l'inconsolable Kriemhilde, l'infortunée veuve de Siegfried.

La trame du film, riche en événements, se déroule sans arrêt et sans longueurs ; l'œuvre est condensée et habilement montée pour que le public soit tenu en haleine sans fatigue pendant que s'enchaînent toutes les péripéties de l'épopée, que l'auteur a non pas suivie fidèlement pour le grand bien d'une réalisation cinématographique, mais adaptée librement à l'écran en détachant les faits tragiques principaux des œuvres de Hebbel et de Wagner d'une façon très heureuse et avec succès.

Il a fallu le génie d'un metteur en scène tel que celui de Fritz Lang, qui a travaillé pendant deux ans pour mener à terme un chef-d'œuvre pareil.

La lutte entre Siegfried et le Dragon, qui constituait la scène la plus difficile à réaliser, a été pleinement réussie et nous devons louer Fritz Lang sans réserve de son merveilleux talent et de la facilité avec laquelle il a su vaincre une difficulté qui semblait insurmontable. Nous avons d'ailleurs été initiés aux capacités artistiques de ce metteur en scène remarquable, dans

le film *La Mort lassé* et le *D. Mabuse*, qui nous avaient singulièrement frappé par son originalité et sa personnalité.

Les scènes des *Nibelungen* sont toutes plus belles les unes que les autres, et le seul regret qu'on ressent en les admirant, c'est de ne pouvoir les contempler plus longuement ; on ne peut en dire autant de la majorité des œuvres filmées qu'on nous donne souvent comme des merveilles de l'écran et qui n'en sont pas.

On nous dit que Douglas Fairbanks, lors de son dernier passage en Suisse, a admiré les *Nibelungen* et probablement a regretté dans son for intérieur de ne pas être à la place de Paul Richter ; c'est possible, mais nous ne le regrettons pas, car la souplesse athlétique de Doug n'aurait pu remplacer l'attitude germanique qui convenait au mythe de Sigurd, au vaillant guerrier Siegfried, le héros du Rhin.

En substance, *La Déesse des Nibelungen*, car tel devrait être son titre, nous raconte les aventures du jeune héros Siegfried, qui vient à Worms, capitale des Burgondes, et épouse Kriemhilde, la sœur du roi Gunther. Gunther va en Islande conquérir la main de la jeune reine Brunehilde ; mais il doit vaincre pour cela des épreuves redoutables, et lutter contre Brunehilde elle-même ; il succomberait dans cette entreprise sans le secours puissant de Siegfried, qui a vaincu les hardis Nibelungen, Schilbung et Nibelung, fils d'un roi puissant qui a fait de grandes merveilles par la force de son bras et par l'épée Balmung, avec laquelle il a vaincu les gardiens des trésors de Nibelung, dont il s'est emparé.

On sait encore de lui des choses plus merveilleuses encore ; le héros a tué le Dragon et s'est baigné dans son sang, ce qui l'a rendu invulnérable, à l'exception d'une petite place dans le dos. Juste la largeur d'une petite feuille de tilleul qui est tombée et s'est collée sur lui lorsqu'il se baignait dans le sang du Dragon.

Après la célébration des noces, une querelle s'éleve entre Kriemhilde et Brunehilde ; celle-ci, humiliée par la femme de Siegfried, jure de se venger. Hagen de Troneje, proche parent de Gunther (son demi-frère, disent les légendes du Nord), décide le roi des Burgondes à la trahison et au meurtre. Un jour, pendant une chasse, Hagen frappe Siegfried par derrière, entre les épaules, seul point où le héros fut vulnérable. Siegfried meurt ; Hagen s'empare du trésor des Nibelungen qu'avait conquis jadis sa victime. Mais la vengeance de Kriemhilde s'exercera bientôt. Devenue la femme d'Etzel (Attila), la veuve de Siegfried attire les chefs burgondes dans un piège ; Gunther meurt, et avec lui toute sa parenté ; Hagen, fait prisonnier, est mis à mort par Kriemhilde elle-même. Indigné de tant de meurtres un guerrier goth, Hildebrand, abat Kriemhilde d'un coup d'épée, et le poème s'achève par le récit de cette sanglante catastrophe.

Ce qu'il y a de particulier dans le recrutement des acteurs qui ont joué ce merveilleux film, c'est que Fritz Lang a eu le courage de ne pas prendre pour interpréter les principaux rôles des vedettes connues, comme on a coutume de le faire. A l'exception de Paul Richter, qui ne nous est pas étranger et qui nous donne un Sieg-

fried vaillant et glorieux, Hanna Ralph, qui est une Brunehilde démoniaque, n'est pas très connue parmi les interprètes de l'écran. Quant à A. Schlettas, cet acteur s'est révélé, non sans une étude opiniâtre, paraît-il, un froid et féroce Hagen, tel qu'on pouvait le rêver. Quant à Margarete Schön, qui personnifie Kriemhilde, on aurait désiré qu'elle eût un peu plus de tempérament dans certaines scènes tragiques, qui demandent de l'énergie et du caractère comme celle du Dome, par exemple, où son jeu est trop calme et son attitude par trop placide, mais l'ensemble est parfait ; ce sont là détails de critique subtile, qui ne diminuent en rien l'impression magnifique que l'on ressent durant toute l'animation de cette épopée que Fritz Lang est parvenu par son talent génial à faire vivre dans des décors féériques et inoubliables.

On n'ose pas citer, dans ce film, certaines scènes grandioses que l'on remarque davantage, de crainte de laisser entendre que la figuration générale n'est pas dans son ensemble digne d'un éloge sans réticence ; cependant on est particulièrement frappé par certains tableaux incomparables, par leur relief vigoureux, tels que la danse des couteaux des Huns, l'incendie du Palais d'Attila, l'entrée de Brunehilde dans Worms, le combat de Siegfried contre le Dragon et bien d'autres qu'on pourrait citer.

La place nous manque pour donner d'autres détails sur cette œuvre cinématographique, qui se place au premier rang de la production allemande, dont nous avons eu déjà de remarquables spécimens.

L. F.

L'ARRIVISTE

est un film édité par Aubert, mise en scène par André Hugon et tiré d'un roman de Félicien Champsaur, qui a fait de Claude Barsac, le principal personnage de son intrigue, un vilain monsieur qui veut arriver à tout prix, mais arriver dans le mauvais sens du mot et par tous les moyens ; son ambition est vile parce qu'il ne vise qu'à l'argent ; posséder la grosse somme, voilà son but et il y parvient en volant un million à la femme d'un de ses amis qu'il tue d'ailleurs par la suite pour cacher son vol. Jacques de Mirande, son ami, est accusé du meurtre de sa femme, mais il est acquitté grâce à une maîtresse plaidoirie de l'arriviste, qui est aussi avocat.

Cet acquittement met en vue l'arriviste qui se fait une réputation sur son crime. Il fréquente les salles de jeu, il devient directeur d'un grand journal parisien, enfin il est maître de l'heure et de l'avenir.

Mais la justice immanente incarnée dans Chénard, un juge d'instruction perspicace, le guette depuis longtemps, il finit par le confondre avec l'aide d'un bon curé. La vérité triomphe et la justice aussi. N'est-ce pas moral ?



Une scène de L'ARRIVISTE

La mise en scène est soignée. On y voit la Chambre des députés, autre repère d'arrivistes, la jetée promenade de Nice, les salles de jeux, les fêtes nocturnes, etc., etc.

Ce film est bien interprété par Henry Baudin, Ginette Maddie, Pierre Blanchard, Jeanne Helbling, Dallen, Jean D'Yd, Camille Bert et Charlier. C'est un bon film français où le roman



Une scène de L'ARRIVISTE

de Félicien Champsaur n'a rien perdu de sa valeur.